



L'ÉCRITURE DU POINT FINAL

CHRISTINE
KAZAN

Christine KAZAN

L'Écriture du point
final

© Christine KAZAN, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4060-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À l'humanité,

MON MAL DE VIVRE

J'ai quitté mon job vendredi dernier et toute la semaine j'ai fait semblant d'aller bosser, de partir tôt le matin et de rentrer tard le soir ; parce que la seule pensée qui tourne dans ma tête depuis une semaine, c'est que papa va être furax quand il l'apprendra. Mais aujourd'hui, je n'ai pas envie de traîner dehors jusqu'à 19 heures, alors je vais pas y couper. Si je m'inquiète autant de sa réaction, c'est parce que je suis un récidiviste, et que bientôt, mes démissions, il faudra les deux mains pour les compter. Moi, ce que je lui répète tout le temps à papa, c'est qu'il peut pas comprendre, le monde du travail d'aujourd'hui n'a rien à voir avec celui de son époque ; en plus, il est parti à la retraite à 50 ans, il pense encore que c'était il y a pas si longtemps, mais c'est faux, dix ans c'est long, il veut pas entendre que tout a changé depuis. Quand il saura que j'ai encore fichu le camp, il va me faire la morale, me dire de prendre un peu sur moi, d'arrêter de croire que les chefs idiots ça n'existait pas de son temps et de laisser tomber mon air de monsieur je sais tout mieux que les autres. Et comme à chaque fois, à la fin de son sermon, je vais baratiner que trouver du boulot c'est pas si compliqué et qu'il est inutile de s'inquiéter pour si peu.

J'ai toujours travaillé depuis la sortie de lycée, et à maintenant 28 ans, j'avais déjà enfilé pas mal de déguisements ; les chaussures de sécurité pour l'entrepôt logistique, la cape de pluie pour la distribution du courrier à vélo, le pantalon à pinces pour la banque et les lunettes de vue pour le travail de bureau sur double écran ; chaque fois que je quittais un boulot, j'en retrouvais un juste après, alors vraiment, je voyais pas en quoi c'était un problème.

Celui pour qui c'était vraiment important le travail, c'était pépé Henri ; quand j'allais le voir le dimanche, au bruit de la porte qui se refermait, il levait la tête de son journal en braille.

— C'est qui ?

Et quand il voyait ma tête :

— Ah c'est toi, pourquoi tu n'es pas au travail ? Ah oui, c'est dimanche. J'espère que tu travailles les autres jours ! Parce que les jeunes, maintenant, tous des feignants hein ! T'es pas un feignant Benjamin ?

Il replongeait aussitôt dans son journal pour me faire comprendre que c'était la fin de la conversation ; même si ce n'en était pas une ; parce que le bavardage, c'était le privilège des cols blancs, et chez les grands-parents, il valait mieux garder son énergie pour des travaux utiles comme le binage de la terre pour les patates. Il ouvrait de nouveau la bouche uniquement pour savoir où était parti le chat à trois pattes ; j'ai même jamais su si cet éclopé de chat avait un nom, parce que j'avais toujours entendu le chat. À pépé, je lui ai jamais raconté mes

changements répétés de travail, il aurait pu penser que j'étais bon à rien à part me faire virer tous les trois mois.

D'autant plus que c'était tout le contraire, je m'en sortais plutôt bien au travail, pas vraiment la peine de m'expliquer deux fois pour que je comprenne, j'avais des relations presque sympathiques avec mes collègues et parfois même des compliments sur la qualité de mon travail par les plus anciens.

J'étais un bon élément, mais j'avais deux problèmes, le premier, c'est que je ne supportais pas ceux qui étaient incapables de travailler correctement, et du peu que j'avais vu jusqu'à présent, les incompetents, ils étaient partout ; chez les employés, j'avais évalué un ratio d'environ un mauvais sur dix, et constaté que plus on montait dans la hiérarchie, plus le chiffre augmentait, trois sur dix pour les petits chefs, quatre sur dix pour les moyens chefs et six sur dix pour les grands chefs, selon mes statistiques personnelles. Ce n'était pas une question d'intelligence parce que pour la majorité d'entre eux, ils disposaient d'un diplôme de niveau supérieur.

Trois mois avant la démission de mon dernier boulot, la chef a recruté un petit gars avec un master en géographie ; au bout de plusieurs semaines, il ne parvenait toujours pas à se repérer dans les locaux, et pour un spécialiste des cartes et des plans, j'ai pensé qu'on aurait pu s'attendre à mieux ; pour le reste, c'est-à-dire, ce pour quoi il était payé, idem, il ne pigeait rien à ce qu'on lui demandait. Il n'était pas bête, il lui manquait juste une sorte d'esprit pratique ; encore que pour lui, ça me dérangeait pas d'expliquer plusieurs fois la même chose, le type était volontaire, vraiment, il essayait ; par contre, j'espérais quand même qu'il se rendrait compte assez vite que sa place était ailleurs. Au travail, le pire pour moi, c'était ceux qui se débrouillaient pour masquer leur incapacité ; même si, en toute contradiction, parfois, j'étais épaté par les facultés qu'ils développaient pour passer entre les mailles du filet.

Le second problème que j'avais, c'était une grossière tendance à critiquer les décisions prises par les chefs ; mais quand je voyais comment on bossait, je pouvais pas m'en empêcher ; et c'est généralement là que le vent tournait pour moi. Quand je commençais à ouvrir ma bouche trop souvent sans qu'on me le demande, et à critiquer notre façon de travailler, je savais que je signalais le début de ma sortie.

Un jour, en plein milieu d'une réunion, la chef a gueulé d'un coup, alors que c'était pas son habitude :

— Puisque tu critiques toujours tout, essaies de faire mieux, prends donc ma place !

J'ai rétorqué qu'il fallait pas déconner, j'allais pas faire son boulot pour toucher à peine le tiers de son salaire.

Les chefs, dans une grande majorité, pour moi, c'était des guignols et ce dernier job, c'était le pompon ; une grande chef, deux sous-chefs et cinq sous-sous-chefs ; farandole d'incompétences. Au bout d'un moment, j'avais admis que ce n'était pas vraiment de leur faute, mais plutôt celle de leur fiche de poste. Ils ne connaissaient absolument rien au travail de ceux qu'ils dirigeaient, leur tâche principale consistait à faire du reporting toute la journée ; le reporting, de manière simple, c'est faire des extractions de chiffres sur un tableau informatique, recopier les chiffres du premier tableau pour les mettre sur un second tableau puis recopier les chiffres du premier et du second tableau sur un troisième tableau et ainsi de suite... ; je vous assure, en termes d'intérêt, c'est vachement limité, et c'est peut-être pour cette raison, que même ça, ils n'étaient pas fichus de le faire correctement.

Il n'y a pas si longtemps, par exemple, au matin, on avait un solde de 1500 dossiers à traiter, dans la journée 250 dossiers avaient été clôturés et 80 reçus. Ce qui ressemblait à un exercice basique de calcul de maths dans le cahier d'un enfant de 10 ans, nous a valu une réunion d'urgence pour connaître les raisons d'un tel retard. Par curiosité, j'ai ouvert le tableau de la chef à la fin de la journée ; le chiffre indiquait qu'il nous restait 1 650 dossiers à traiter. La raison, c'était que les chiffres étaient faux depuis plusieurs semaines.

À notre première chef, je lui tirais quand même mon chapeau, parce que pour rien au monde j'aurais pris sa place, coincé entre le marteau, big boss, qui ajoutait de nouveaux indicateurs de suivi tous les jours ; et l'enclume, les employés ingrats et contestataires comme moi qui s'en foutaient pas mal de tous ces chiffres.

Le mois dernier, c'était décidément la réunion de trop, 45 présents, 42 portables et un taux d'attention proche de zéro ; les trois qui n'avaient pas leur portable, c'était les deux soixantenaires du service, et moi, avec un bic et une feuille de papier. Les deux futures retraitées, elles ont à moitié dormi au fond de la salle, parce que les réunions après le repas du midi, ça aussi, c'était une bien belle idée ; quant à moi, j'ai passé le temps à colorier les carrés de mon bloc-notes. Sorti de là, j'étais certain que, comme d'habitude, personne n'avait rien retenu au défilé des graphiques et diaporamas sur le grand écran pendant près de 2 h 30.

Le lendemain, le compte rendu de la réunion a été envoyé par mail à toute l'équipe, une lecture de huit pages que personne n'a pris la peine d'effectuer ; une

vraie perte de temps pour tout le monde ; le week-end qui a suivi, j'ai écrit ma lettre de démission aux ressources humaines, prêt à en déposer une copie, le lundi matin sur le bureau de la chef.

Après la réalisation de mon préavis d'un mois, j'ai écouté les envieux me dire que j'avais raison de partir, et les jaloux que c'était pas vraiment le bon moment avec la conjoncture, puis j'ai salué tout le monde et pris mes affaires sans regret aucun ; je m'imaginais pas être encore présent dans cette entreprise dans dix ans, alors autant en sortir tout de suite.

Le lundi juste après ma sortie de l'entreprise, j'ai été contacté pour passer un entretien dans la semaine ; un poste auquel j'avais postulé pendant mon préavis, pour la conscience uniquement. Au moment de ma candidature, l'annonce ne précisait pas qu'il s'agissait d'un recrutement pour un poste de contractuel au sein de la fonction publique et lors de l'appel de la personne chargée du recrutement, ma déception a dû se faire entendre ; je ne comprenais même pas qu'on puisse encore vouloir devenir fonctionnaire ; se faire suer à préparer des concours pour au final toucher un salaire au minimum légal, la seule motivation possible devait être cette rengaine infernale appelée sécurité de l'emploi. Dans le cas présent, il n'était pas question de concours, il s'agissait d'un remplacement de six mois et j'ai quand même accepté la convocation, pour la conscience.

Je dois avouer qu'aujourd'hui, je m'y suis rendu sans grande conviction et une fois arrivé dans la salle d'attente, j'ai eu envie de faire demi-tour plusieurs fois. Je venais tout juste de m'asseoir au milieu des autres candidats quand une femme d'une trentaine d'années est sortie du bureau où étaient effectués les entretiens et j'ai pu distinguer trois personnes à l'intérieur. Ce poste ne nécessitait pas plus de compétences que celle de savoir lire une procédure et recopier des données sur un clavier, mais ils étaient trois pour étudier les profils et choisir un candidat ; farandole, je vous dis. Franchement, j'avais l'impression de postuler pour un poste au sein de la direction générale et tout ce que j'espérais, c'est qu'ils n'allaient pas se la jouer gentil flic, méchant flic. En plus, je sais pas comment ils s'étaient débrouillés, mais à 10 h 30, ils avaient déjà une heure et demie de retard dans la vue ; j'étais de moins en moins emballé, contrairement aux autres postulants qui patientaient à côté de moi dans un état de stress pas croyable pour un poste d'une attractivité très relative.

J'ai patienté et essayé de rendre le moment moins irritant en m'installant devant le roman de John Irving que j'avais emporté avec moi. Quand mon nom a retenti, ma motivation était au plus bas, j'ai réellement pris mon temps pour

prendre mes affaires et avancer jusqu'au bureau ; ma seule envie, c'était de rester là, assis dans le couloir et de finir mon chapitre de « L'œuvre de Dieu, la part du diable ». L'avantage, c'est que, avec un tel retard, les recruteurs ne pensaient désormais qu'à rattraper le temps avec les prochains candidats ; résultat, j'ai eu droit à un entretien express, dix minutes tout au plus, et heureusement que ça n'a pas duré plus longtemps, parce que vraiment, c'était vieille école.

Ils se sont présentés avec leurs fonctions respectives, le directeur du département, la directrice de service et la manager des ressources humaines ; que du beau monde ; puis, est venu mon tour de parler, et de répondre à toutes ces questions qui ne servent à rien ; mes qualités, mes défauts, mes ambitions et la cerise, mes prétentions salariales, comme si le salaire de contractuel était négociable, aussi, mes projections pour les cinq prochaines années. J'ai espéré, pas ici, pas avec eux ; j'étais à peine à l'étape une et il me tardait déjà de partir ; je commençais à m'agacer, je postulais pour un contrat de six mois alors je voyais pas bien à quoi ça pouvait servir de savoir où je serais dans cinq ans ; ces questions m'ont fait penser à l'avis de pépé sur le bavardage, on était en plein dedans, épuisant et inutile ; cet entretien, c'était tout sauf une discussion entre celui qui propose ces compétences et celui qui en recherche, tout sauf un échange ; le pouvoir était entre leurs mains, ce boulot un cadeau, la chance qu'il pouvait m'offrir, la seule finalité étant pour eux de savoir si je la méritais.

Devant mon manque d'enthousiasme, l'entretien a été rapidement clos.

— On vous recontacte d'ici deux mois.

Deux mois ! j'ai rigolé en prenant la porte ; si je ne savais pas mes prévisions pour les cinq prochaines années, j'étais assuré de ne pas avoir envie d'attendre deux mois pour une réponse à ce job ; ceux du couloir n'avaient pas fini de se ronger les sangs.

À peine sorti du bureau, j'ai envoyé un mail indiquant que je retirais ma candidature ; une fois dehors, j'ai acheté un sandwich, parcouru la ville de long en large avant de déposer mon nouveau CV à l'agence intérim ; pour la conscience encore une fois, parce que je savais très bien au fond de moi, que j'avais besoin d'une pause.

Bilan de la semaine, une démission, un entretien déplorable et plus aucune perspective.

Voilà où j'en suis, il est 15 heures, je me retrouve devant la maison et quand je passerai le portillon, papa saura. Depuis la rue, je l'observe dans le jardin, il parle tout seul, rien d'inhabituel, n'importe qui dirait qu'il est fou, mais il ne l'est pas,